

## La grande crue de décembre 1952 racontée par Michel Daubet

J'ai connu le Déluge à Floirac en 1952, enfin presque.

La Dordogne avait rempli son lit et noyé la vallée, à tel point que l'on aurait dit un bras de mer. C'était le 18 décembre. Cela avait commencé un mois plus tôt. Il ne cessait de tomber des balles d'acier sur notre montagne auvergnate et limousine, ou plutôt, il y pleuvait comme vache qui pisse, comme on dit, sûrement, dans ces pays d'élevage. À tel point que la Dordogne ne cessait de se remplir à pleins bords, puis de se répandre, de ci, de là, avant de rentrer sagement dans son lit à la première éclaircie. Car la Dordogne est comme les escargots, elle ne sort que quand il pleut.

Au bout d'un mois, les sols étaient détrempés et « les épisodes pluvieux intenses issus d'un front océanique de secteur ouest », comme disent les météorologues, ne cessaient toujours pas. On pressentait la catastrophe, l'agitation régnait dans toute la vallée, chacun se demandait où il irait se percher. À partir du 16 décembre le niveau des eaux ne s'arrêta plus de monter, dépassant la cote des 4 mètres, 5 mètres, puis 6 mètres, pour atteindre finalement les 6,30 mètres le 18. Notre Dordogne, d'habitude si charmante, était devenue une vraie furie, on l'entendait gronder depuis le village. C'était à vous donner le frisson.

Pendant les trente heures de la montée inexorable de la crue, toutes les autorités furent sur les dents. Mon père, qui était le maire du village, recevait régulièrement des bulletins d'alerte portés par la gendarmerie, car il n'y avait alors ni le fax, ni l'internet. Et puis, le père, c'est plus voyant et c'est plus sûr. À chaque nouvelle hauteur d'eau ainsi annoncée, il fallait déchiffrer dans le gâchis des missaires à bicyclette pour prévenir les fermes menacées. Il faut

dire que nous n'avions même pas encore le téléphone et que nos pigeons n'étaient pas d'un naturel voyageur, on les levait pour accompagner les petits pois, ou l'inverse.

Assez vite, les B. de la Borgne, les plus exposés, durent gagner le premier étage de leur maison, suivis par les B. des Vacants et ceux de Scanneaux, de l'autre côté de la Dordogne. Fort heureusement, leurs maisons étaient conçues pour résister aux assauts de la rivière. Il s'agissait de hautes bâtisses, étroites, aux murs épais, qui



comportaient un rez-de-chaussée où l'on habitait en temps normal et un premier étage pour se réfugier en cas de crue. À la différence des autres maisons traditionnelles, elles ne comportaient pas de cave, ce qui ne veut pas dire que l'on n'y buvait pas de vin. Les B., prévoyants, avaient fait une journée de pain, prêts à tenir le siège. Hélas, les soles du four, n'étaient pas encore refroidies quand la crue les noya. Bien qu'elles fussent en grès du Limousin, le fin du fin en la matière, elles étaient clatées in situ. L'eau et le feu n'ont jamais fait bon ménage.

Le plus ardu, c'était de mettre le bétail à l'abri, dans des étables amies, car il fallait conduire les troupeaux dans des lieux inhabituels, et, même pour une vache, c'est toujours gênant de s'inviter chez les autres. De surcroît, la vache, d'un naturel plutôt placide, est assez routinière et a horreur de la nouveauté. Ce n'était donc pas une mince affaire.

Finalement, toute la vallée fut envahie, les routes coupées. Nous étions isolés du monde, le chemin du causse restait notre seule échappatoire, mais nous étions habitués à vivre en autarcie. L'essentiel c'était que tout le monde soit sauf, ce qui était le cas, pensions-nous. Et puis, tout à coup, on s'avisa que Martin G. était resté avec ses bêtes au Pétyrol, alors qu'il avait coutume de rentrer tous les soirs dans sa maison du Ban de Gaubert, dite « chez Pagès », traversant par tous les temps la Dordogne avec son bateau, là, il n'avait pas voulu abandonner son cheptel. Le même réflexe que Noé, sans doute. Il s'était fait prendre par la crue et il fallait donc absolument le ravitailler. L'opération s'organisa rapidement. On chercha un rameur d'exception, volontaire, il va de soi, qui soit capable de traverser la Dordogne en furie. L'homme de la situation fut Henri Robert, maçon-cultivateur au Barry de son état, ancien grand pêcheur, un peu retiré de la braconnerie, et fabulateur réputé dans toute la région. Il s'embarqua donc, au Port-Vieux, avec plusieurs tonnes de dix livres qui auraient permis de tenir jusqu'au Mont Ararat s'il l'avait fallu. L'assistance, nombreuse et dont

j'étais, d'abord gouailleuse : « tu nous écrieras quand tu seras à Bergerac ! », lui lançait-on, devint silencieuse et recueillie au moment du départ. Tout à coup, on mesurait le danger. Avec ses fanfaronnades Robert risquait de nous quitter pour ne plus revenir. On prenait conscience de l'ampleur du vide qu'il laisserait. Dès qu'il sortit du Port-Vieux, le courant prit son esquif comme un fétu de paille et il s'éloigna de nous à grande vitesse. On le voyait ramer comme un diable, tâchant de maintenir tant bien que mal la proue de la barque vers l'amont. Il savait bien que le rocher de Mirandol l'attendait et qu'il risquait de s'y fracasser. Enfin, il fit tant et si bien qu'il parvint à passer le gros du courant in extremis, après s'être dérivé d'au moins cinq cents mètres. C'était un exploit. À partir de ce jour, Robert devint un héros.

Vous me direz que l'on aurait pu, plus aisément, atteindre le Pétyrol à partir de la rive droite, où il se trouve. Certes mais les routes étaient coupées, où aurait-on pu traverser la vallée ? Il aurait fallu faire un long détour, partir de la commune de Saint-Denis, donc de pendre des voisins. En plus les gens de Floirac n'en auraient pas profité, tout se serait fait en catimini et puis si on rate une telle occasion d'affronter le danger, qui saura que l'on est courageux ? Car, tout de même, l'exploit de Robert retomba un peu sur nous, ses supporters.

Tout le monde mis au sec et ravitaillé, nous pûmes enfin pleinement profiter du spectacle. Avec mon ami, Lucien Laval, qui était commis chez mon père, nous parcourûmes la vallée en tous sens avec nos bicyclettes. Ainsi, à Labarthe, nous constatâmes qu'avec son doux clapotis, la Dordogne rejetait des taupes crevées, mortes noyées, triste fin pour un animal aussi terrien.

Pour mieux jouir du spectacle, nous parcourions la voie ferrée qui, juché sur son ballast, restait hors d'atteinte de la crue et partageait la vallée en deux, comme un trait tiré à la règle entre Floirac et Saint-Denis. C'est au retour d'une ballade au Pont de Fer que Lucien, qui ouvrait la marche, se retourna pour me signaler un obstacle, vers Ourzac. Cela lui fut fatal, son vélo quitta, sur le champ, la piste étroite qui longeait la voie et il disparut de ma vue, plongeant dans le remblai envahi par les ronces et les repousses d'acacia, qui l'arrêtaient au ras des flots. Heureusement, car Lucien Laval qui avait grandi sur le causse de Martel, ne savait pas nager. Je vis resurgir au bout de quelques minutes un Lucien méconnaissable, le visage ensanglanté, les vêtements déchirés qui m'assura, comme à son habitude, que ce n'était rien du tout. Il porta pendant plusieurs semaines les stigmates de la grande crue de 1952.

Si nous ne savions pas encore que nous avions assisté à la crue du siècle, pour nous, en tous cas, elle avait eu un grand parfum d'aventure.

M.D.